N°60 MAI 2012

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE

Retour aux sources

Je me suis trouvé à Constantine du jeudi 20 au samedi 22 octobre 2011, venu d'Alger en taxi, et retour également en taxi. L'autoroute est bonne, à l'exception du tronçon Alger-Palestro encore inachevé et plein de barrages de police et de gendarmerie.

Je disposais de l'adresse de madame Abla Chaker - professeur à l'Université de Constantine - qui m'avait aimablement réservé une chambre d'hôtel au "Cirta" et avait prévenu de ma venue, qui de droit au lycée d'Aumale.

Son mari - aussi aimable qu'elle - m'a "cornaqué" dans la ville, dans le courant de l'après-midi, ce qui m'a permis de prendre de nombreuses photographies.

Et effectivement, je me suis présenté à l'entrée du lycée, le jeudi vers les onze heures - ayant quitté Alger à cinq heures du matin - en ignorant totalement que j'étais attendu .

● suite page 2

En tête de page, Régis Widemann en compagnie du proviseur Kebabi.

Ci-dessus, rien ne semble avoir changé dans le décor de la grande cour longée par la rue de France.

Agapes en Alycie nordique

Agapes en Alycie nordique, dimanche 18 mars 2012, mais avec la participation d'une alycéenne "sudiste" montée d'Aquitaine, en la personne de Jeanine Corbet née Mounier qui fut interne, de 1945 à 1953, au Laveran de la rue Nationale puis à celui du Coudiat - on la voit, ci-dessous, saluée par Michel Challande. (suite pages 7 et 8).

Jeudi Denfert Mixte

Une "Laveranine" parmi les "Aumaliens", le Jeudi Denfert du 16 février 2012: Yvette Guillet (Laveran 1956-62) que l'on voit, ci-dessus, entourée de Jean-Pierre Peyrat, Jean-Claude Ferri, Jean Agostini à sa droite et Louis Burgay à sa gauche. Laquelle de nos consoeurs alycéennes aura la bonne idée de venir la rejoindre lors de prochains jeudis?

Mon retour aux sources

Après avoir frappé à la porte de l'entrée principale, j'ai pénétré dans l'enceinte du lycée, et l'un des agents de l'administration m 'a conduit auprès de M. Kebabi, un proviseur très courtois et même très accueillant au point de me gratifier d'une immédiate accolade et de me déclarer: "Vous êtes ici chez vous, et vous y êtes bienvenu!"

Puis, tout de suite, ce fut une séance de photographie...

Et, là, léger petit "couac": voici que l'agent chargé de prendre le cliché oublie d'appuyer sur le bon bouton... opération malencontreuse dont je ne devais m'apercevoir qu'a posteriori: pas de cliché, donc, pour la postérité...

Mais c'était compter sans l'heureuse intervention de M. Chaker qui était déjà passé le matin à l'hôtel alors que je me rendais seul au lycée. Dans l'après-midi, j'ai pu retourner au bahut en sa compagnie, re-rencontrer le proviseur et, cette fois, la photographie a bien été prise. Ouf!

Un mot, maintenant, sur mon coup d'oeil à l'environnement.

L'ensemble de l'immeuble semble repeint depuis peu. La cour centrale n'a d'arbres que sur la moitié de sa surface proche de la galerie faisant face à l'horloge, et les arbres avaient encore tout leur feuillage.

Des pots de fleurs et de plantes vertes s'alignent, çà et là, entre des troncs et, à certains de ces troncs, est accroché un grand panier pouvant recevoir ce qui ne doit pas traîner à terre.

Le proviseur m'a offert une sacoche - souvenir de la fondation du futur lycée en 1848 - et je lui ai, pour ma modeste part, fait l'offre de "mon" exemplaire des "Bahuts du Rhumel" avec promesse de lui faire parvenir d'autres numéros dans l'avenir.

Quelques mots, maintenant, au sujet de Constantine, ville qui compte, avec sa banlieue, un bon million d'habitants: autant dire - selon l'expression imagée - que "ça grouille de partout".

Les femmes portent le "hedjab" et les filles du lycée - maintenant mixte - n'échappent pas à la règle.

En fait, on voit de tout, et quelques demoiselles ont les cheveux au vent sans foulard, mais ce n'est pas la généralité du genre.

Le jeudi, il règne une grande animation dans les rues principales, et l'on remarque beaucoup de femmes très intéressées par les bijouteries de l'ex-rue Caraman.

On ne voit plus de musulmanes en noir, et portant - comme autrefois - le deuil de Salah Bey. Les jeunes sont en blue-jeans et hedjab. Les barbus se trouvent, évidemment, très présents.

Quant à moi, partout en ville, j'ai été fort bien accueilli.

Le vendredi, tout est fermé: c'est jour de la prière et, l'après-midi les magasins closent boutique de sorte que le temps semble s'être arrêté.

Grâce au couple Chaker, j'ai pu très bien revisiter la ville et j'ai parfaitement reconnu - après 55 ans (eh oui!) - le théâtre, la Poste, le Cirta bien sûr, la Pyramide, le Coudiat, le Sacré-Coeur devenu mosquée, le quartier Welvert, la piscine de Sidi-M'Cid actuellement en travaux (son ascenseur ne fonctionne plus), la passerelle Perregeaux - dont l'ascenseur fonctionne, lui - Djebel Ouache et, surtout, Bellevue où j'ai habité dans ces casernes qui sont aujourd'hui cachées derrière de hauts murs car c'est la Sécurité militaire qui loge là maintenant.

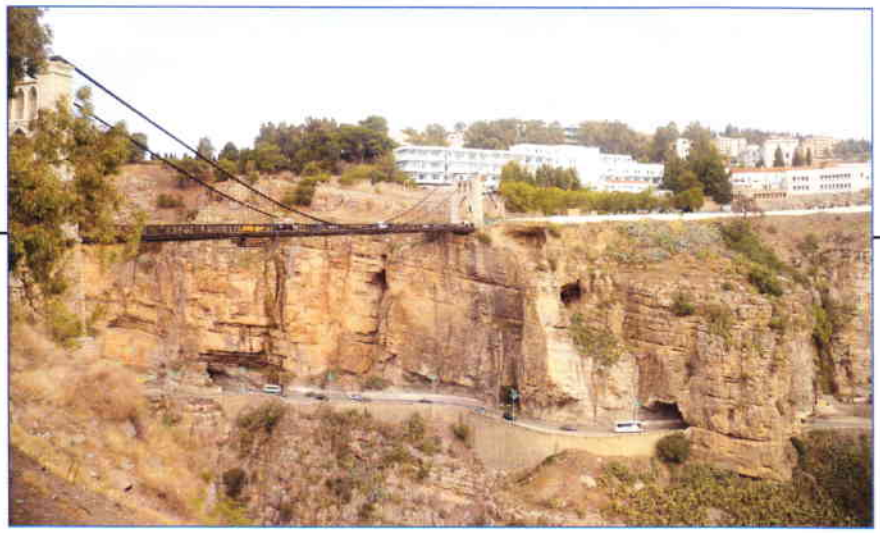
Le pont de Sidi-Rached se trouvait fermé pour cause de travaux. Un autre grand pont est prévu, qui sera édifié par des Italiens. Du coup, le quartier du Bardo a été rasé: c'est là que, pense-t-on, Laveran a decouvert l'anophèle, fautive de l'hématozoaire du palu.

Le vendredi, j'ai profité de l'inactivité au chef-lieu pour aller rendre visite à Tiddis. Là, il n'y avait pas un chat, et le pauvre gardien se désolait de n'avoir pas le moindre client à qui faire visiter les ruines. Ce brave gardien voue une grande admiration à André Berthier, l'ancien conservateur, et souhaiterait vivement avoir un portrait de lui pour l'exposer à l'entrée de son local d'accueil, ce pourquoi je lance un appel afin que puisse se réaliser le souhait pieux de cet homme fidèle.

Je suis rentré, le samedi, vers Alger, après être passé au marché acheter des dattes, cueillies à Biskra, pour les rapporter en France.

Revoir notre Rocher a été un grand moment pour moi, et j'espère que ces quelques relations rapides pourront vous remettre en mémoire bon nombre de choses.

Régis WIDEMANN



● En haut, Constantin imperator - IN HOC SIGNO VINCES - sur son socle haut perché, semble contempler vingt siècles de rocher cirtéen ● Au-dessous, dans la cour d'honneur du vieux bahut aujourd'hui mixte, cheveux au vent et "hedjab" font bon ménage. ● En bas, du haut de la "cour d'attente" hémisphérique des externes, faisant face au grand portail, le paysage, de l'autre côté du ravin, demeure aussi familier que grandiose.

Parmi ces professeurs et élèves de 1905, un futur Maréchal de France et Académicien

Sur la photographie, les professeurs et les élèves de la classe commune de philosophie, mathématiques, préparation à Saint-Cyr du lycée de garçons en 1905.

De haut en bas et de gauche à droite: Laffont, Molière, Prud'homme, Machuel, Morato, De Franceschi et Dupeux; puis Paris, Grandjean et Bouquet; puis Juin, Zannettacci, Pillet, Arduin, Bobillot, Faugère, Guedj, Souillard entre les deux frères E. et R. Poussier et Fourier; puis Gurriet, Brochery, Muselli et Oddour, puis M.M. Pouille, Janis, Lubac et Rosenthiel - tous quatre professeurs - et enfin Lanfranchi et Bugey.

Et maintenant, voici le texte rédigé par le maréchal Juin lors du centenaire de la fondation du lycée qui porterait plus tard le nom du duc d'Aumale.

Mon cher "Bahut" de Constantine où j'ai pris tous mes grades secondaires, du temps que je commençais d'user mes culottes, au sortir de la Laïque, je pensais bien qu'une main providentielle l'avait - un jour - fait naître sur le rocher où s'abrite ma vieille ville, au pied de la casbah et au bord de l'impressionnante et vertigineuse crevasse où serpente le Rhumel. Mais ce jour ne se situait pas dans ma mémoire toute fraîche et encore bien peu meublée: il se perdait dans la nuit des temps.

Ce n'est que bien plus tard - à la lumière d'une connaissance plus approfondie de l'Histoire - que mon lycée m'apparut comme étant, lui aussi, un jeune, mais à sa manière, et paré de toutes les grâces. Il n'était point de soins, en effet, dont on n'eût entouré sa croissance, tant la France désirait qu'elle fût d'une formation achevée, et en mesure de répandre, avec les meilleurs sucs de notre humanisme, des préceptes d'ordre, de discipline et de dignité.

Les règlements y étaient inflexibles, mais appliqués par des maîtres bien choisis, doctes et bienveillants. La vie quotidienne s'y déroulait selon un rite réglé au tambour et sous l'oeil vigilant d'un proviseur et d'un censeur qui, pour rien au monde, n'eussent consenti à se présenter à leurs élèves qutrement qu'en redingote et haut-de-forme.

Quant à la matière plastique modelée dans cette institution, elle était composée d'éléments de toutes provenances et toutes conditions. Mais on n'y faisait aucune distinction entre riches et pauvres dont j'étais - boursier grâce aux libéralités de la République. Aucune discrimination, non plus, entre les races et les religions.

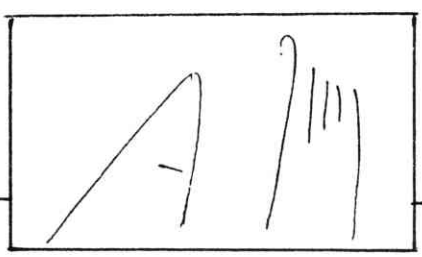
Il arrivait cependant aux élèves, dans le bouillonnement de l'adolescence, de se montrer volontiers batailleurs et chahuteurs, quitte à se débarrasser de ces mauvaises habitudes dès qu'approchaient les examens qui devaient conditionner leur avenir.

Et quand le destin les séparait pour les disperser sur les chemins dférents de la vie, les liens qui les avaient unis ne se distendaient en aucune manière, de même que se raffermissaient - les années passant - l'attachement qu'ils gardaient à cette maison qui les avait formés.

Pour ceux de ma génération qui, une fois parvenus à l'âge d'homme, furent soudainement projetés dans l'enfer de la Première Guerre mondiale, tous ces sentiments les avaient préparés aux lourds sacrifices qui leur furent alors imposés. La liste est longue, de ceux qu'on ne revit jamais.

Je me garderai d'avancer que nos Français d'Afrique du Nord eurent à payer plus que les autres, mais il faut reconnaître qu'incorporés, pour la plupart, avec leurs frères musulmans, dans ces unités de l'Armée d'Afrique utilisées comme troupes de choc, leur courage fut d'une qualité qui se peut mesurer au nombre impressionnant de citations décernées à ces unités.

Quant à ceux de la génération suivante - qui connut, elle aussi, des heures désespérées - on peut affirmer sans crainte d'être démenti, que leur contribution à l'effort de guerre, à partir de novembre 1942, fut - toutes proportions gardées - exceptionnelles puisqu'ils furent les seuls à être mobilisés en totalité, pour compléter et encadrer les effectifs de l'Armée française surgie des profondeurs de l'Empire, où furent ressoudés les tronçons de notre épée, et qui fit merveille sur tous les champs de bataille de la Libération.



Un an d'enseignement de la philosophie entre docte Sorbonne et ravin du Rhumel

Le Ministère de l'Instruction Publique aurait dû envoyer ce jeune et brillant professeur de philosophie - frais émoulu de la Sorbonne alors toute bruissante de débats nouveaux sur l'existentialisme sartrien, la phénoménologie de Merleau-Ponty, ou la psychanalyse freudienne - débuter dans un lycée au coeur même de la France républicaine profonde; par exemple Romorantin, ou toute autre ville similaire, considérée comme le point de passage obligé, symbolique, d'un futur maître républicain...

Or, il se trouva qu'en octobre1950, ce jeune sorbonnard, lui, fut nommé au lycée de Constantine, ancienne forteresse conquise, malgré une résistance acharnée, par les armées royales françaises

Au même moment, en sens inverse, à Alger, un jeune lycéen, un temps déchu de sa citoyenneté française par Vichy parce qu'il était juif, entrait à l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm, à deux pas de la Sorbonne, à partir de l'hypokhâgne du lycée Bugeaud aujourd'hui "Emir Abdelkader".

Cette hypokhâgne avait vu, quelque vingt ans plus tôt, la rencontre d'un élève de modeste extraction, Albert Camus, avec l'esprit d'un de ses maîtres en philosophie, Jean Grenier.

On l'aura compris : il s'agissait de Jean-François Lyotard, l'inventeur de la "postmodernité" et de Jacques Derrida, le philosophe de la déconstruction.

A son nouveau poste, au lycée de garçons de Constantine, baptisé lycée d'Aumale par Vichy et devenu, depuis, Reda Houhou après l'indépendance, Jean-François Lyotard devait avoir comme voisin un autre jeune collègue, historien, lui-même enfant de la rue Thiers, qui allait prononcer cette année-là le discours rituel de la distribution solennelle des Prix sur le thème anticonformiste de "La Paresse", André Nouschi. Ses travaux sur l'histoire de l'Algérie devaient causer grand bruit et parfois colère.

Inutile de dire que sous leurs tutelles, nos cervelles de jeunes Constantinois furent, pour certains, éberluées, pour d'autres durablement marquées, ou d'autres encore ni remuées ni encore moins réveillées par ce que Jean-François Lyotard devait un jour appeler devant nous "des exercices de voltige intellectuelle" éblouissante, de la phénoménologie heideggerienne à celle de Merleau-Ponty, de l'existentialisme sartrien à la psychanalyse, du marxisme au communisme ou à l'anticolonialisme, pourfendant au passage le spiritualisme ou les religions, le capitalisme et le colonialisme. Foin de "l'homme intérieur" décrit par l'auteur du cru, saint Augustin, il n'était question que de conscience présente au monde, de conscience qui n'était que "conscience de", d'infrastructure économique conditionnant la culture comme superstructure. Nous découvrions la religion opium du peuple.

Certes, de bonne mémoire, les débats furent souvent vifs, avec lui, de la part d'un public qui était pourtant familier des bouleversements: la défaite de 40, la mise en résidence surveillée des francs-maçons et des communistes, la destitution des juifs de la citoyenneté, le débarquement des Américains, la chute de Vichy, la mobilisation pour le CEF d'Italie ou le débarquement en Provence, la prise en main du gouvernement par De Gaulle et l'élimination du général Giraud, la révolte de Sétif et sa répression, l'élection d'une municipalité socialo-communiste, qui avait vu un administratif du lycée, Henri Doumenc, devenir maire SFIO de Constantine, etc.

Je peux cependant témoigner que, cette année-là, la classe était demeurée prise, voire subjuguée par le charme personnel, la clarté d'exposition, l'intelligence et l'authenticité de l'enseignement du maître. La contestation intellectuelle pouvait régner dans les esprits mais il y avait toujours le plus grand respect à l'égard du professeur. Je n'ai pas souvenir qu'il y ait jamais eu de tension entre ceux qui allaient devenir des dirigeants du nouveau régime issu de l'indépendance algérienne et commençaient déjà à manifester leurs orientations, et les autres.

La classe de philosophie du lycée d'Aumale, année scolaire
Dominique Valero, Claude Colonna, Jean Jost, Christian Jea
Aouizerate, X, X, Jean-Pierre Guigon, Jean-Paul Nottet, Jacq
Michel Vincent, Pierre Ghenassia, Max Vega-Ritter, Claud
professeur de philosophie Jean-François Lyotard, X ,X et
référant à des palmarès de 1950 ou 1951) Abdallah-Khdja
Elamouchi Mahmoud, Hadj-Messaoud Ahmed, Lévy James.
Lucien Guccia et Francis Cachau-Héreillat.

Peut-être peut-on voir là le premier signe de l'iro
tuelle qui était la première marque de l'éminent phi
ironie qui devait l'amener à affirmer son scepticisme
systèmes philosophico-politiques qui tenaient enco
pavé dans l'opinion et proclamer la fin des grands ré
qui expliquent la marche du monde et prévoient son
défaut, prétendent l'ordonner.

D'une certaine manière sa démarche n'était pas
blance avec la déconstruction derridéenne, une autre
ronie qui souligne les continuités sous les oppositions e
sous l'affectation de permanence, comme le mess
messie souhaité par le philosophe qu'on peut dire a

J'ignore si, près de soixante ans après, les anciens é
François Lyotard, ceux qui sont toujours là, ont gard
de son enseignement, lointain ou vif. Le mien n'a ja
rester présent à mon esprit. Je n'ai jamais cessé de
interrogations qu'il avait soulevées. Mes réponses o
l'attitude à leur égard a pu changer, il reste que ces i
m'ont toujours hanté par leur pertinence.

Au moins trois d'entre nous devaient devenir des
dirigeants de l'Algérie nouvelle: président du Comit
Santé algérien, directeur de l'Ecole nationale d'ac
algérienne, ambassadeur à Washington - la liste n'es
demande à être complétée.

Le temps a fait hélas son oeuvre et certains des
étaient des nôtres ont disparu. D'autres sont toujours
où en Algérie, des chercheurs et esprits cultivés s'in
enfant du pays, Jacques Derrida, et à son oeuvre imp
être pourrions-nous saluer le passage à Constantine
de la Postmodernité. S'il en est qui sont prêts à
ancien maître, je suis disposé à me joindre à eux.

Max
profe

nent
phie
nne
mel

royer ce jeune
lu de la Sor-
sur l'existen-
Ponty, ou la
eur même de
morantin, ou
at de passage

nard, lui, fut
onquise, mal-
rançaises
ne lycéen, un
parce qu'il
rue d'Ulm, à
ne du lycée

s tôt, la ren-
us, avec l'es-

yotard, l'in-
, le philoso-

tantine, bap-
Reda Houhou
avoir comme
enfant de la
scours rituel
iconformiste
'histoire de
e.
les de jeunes
'autres dura-
encore moins
jour appeler
le" éblouis-
de Merleau-
yse, du mar-
urfendant au
sme et le co-
l'auteur du
ence présente
de", d'infra-
e superstruc-

nt vifs, avec
r des boule-
urveillée des
es juifs de la
te de Vichy,
rquement en
Gaulle et l'é-
et sa répres-
te, qui avait
evenir maire

classe était
nel, la clarté
eignement du
dans les es-
à l'égard du
le tension en-
uveau régime
déjà à mani-

La classe de philosophie du lycée d'Aumale, année scolaire 1950-51. De haut en bas et de gauche à droite, Pierre Girard, X, Dominique Valero, Claude Colonna, Jean Jost, Christian Jean, Lauro, Talavera; puis Yvan Franceschi, Claude Yacono, Charly Aouizerate, X, X, Jean-Pierre Guigon, Jean-Paul Nottet, Jacques Paolantonacci, Jules Planque; puis Belkacem Benziline, X, X, X, Michel Vincent, Pierre Ghenassia, Max Vega-Ritter, Claude Granada, X, Mohamed Benelmoufok; puis X, Pierre Sallée, X, le professeur de philosophie Jean-François Lyotard, X ,X et enfin André Labat. Restent à physionomiser (éventuellement en se référant à des palmarès de 1950 ou 1951) Abdallah-Khdja Kerma, Bensmaïl Belkacem, Claude Camillieri, Jacques Dragacci, Elamouchi Mahmoud, Hadj-Messaoud Ahmed, Lévy James. Guy Tordjmann, Guellal Cherif, Claude Roland, Boutkedjirt Ali, Lucien Guccia et Francis Cachau-Héreillat.

Peut-être peut-on voir là le premier signe de l'ironie intellectuelle qui était la première marque de l'éminent philosophe. Une ironie qui devait l'amener à affirmer son scepticisme à l'égard des systèmes philosophico-politiques qui tenaient encore le haut du pavé dans l'opinion et proclamer la fin des grands récits, de ceux qui expliquent la marche du monde et prévoient son avenir ou, à défaut, prétendent l'ordonner.

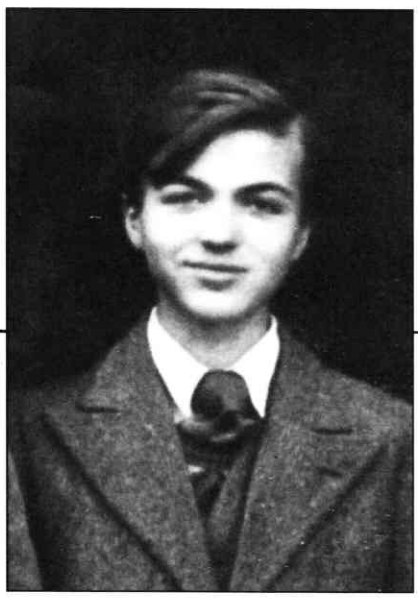
D'une certaine manière sa démarche n'était pas sans ressemblance avec la déconstruction derridéenne, une autre forme de l'ironie qui souligne les continuités sous les oppositions et les ruptures sous l'affectation de permanence, comme le messianisme sans messie souhaité par le philosophe qu'on peut dire algérois.

J'ignore si, près de soixante ans après, les anciens élèves de Jean-François Lyotard, ceux qui sont toujours là, ont gardé un souvenir de son enseignement, lointain ou vif. Le mien n'a jamais cessé de rester présent à mon esprit. Je n'ai jamais cessé de retourner les interrogations qu'il avait soulevées. Mes réponses ont pu évoluer, l'attitude à leur égard a pu changer, il reste que ces interrogations m'ont toujours hanté par leur pertinence.

Au moins trois d'entre nous devaient devenir des hauts cadres dirigeants de l'Algérie nouvelle: président du Comité national de Santé algérien, directeur de l'Ecole nationale d'administration algérienne, ambassadeur à Washington - la liste n'est pas close et demande à être complétée.

Le temps a fait hélas son oeuvre et certains des Algériens qui étaient des nôtres ont disparu. D'autres sont toujours là. A l'heure où en Algérie, des chercheurs et esprits cultivés s'intéressent à un enfant du pays, Jacques Derrida, et à son oeuvre importante, peut-être pourrions-nous saluer le passage à Constantine du prophète de la Postmodernité. S'il en est qui sont prêts à honorer leur ancien maître, je suis disposé à me joindre à eux.

Max VÉGA-RITTER
professeur émérite.



Alors, disons que ce patronyme était
indice révélé à leur intention, devrait
quant à la personnalité de l'ancien élè
mèche de cheveux s'était mise à dispara
taupe, de taupe puis de fréquentation
magnifique "bosse des mathématiques"
nées, celui qui fut un élève souvent cité

1950-51. De haut en bas et de gauche à droite, Pierre Girard, X, n, Lauro, Talavera; puis Yvan Franceschi, Claude Yacono, Charly ues Paolantonacci, Jules Planque; puis Belkacem Benziline, X, X, X, e Granada, X, Mohamed Benelmoufok; puis X, Pierre Sallée, X, le nfin André Labat. Restent à physionomiser (éventuellement en se Kerma, Bensmaïl Belkacem, Claude Camillieri, Jacques Dragacci, Guy Tordjmann, Guellal Cherif, Claude Roland, Boutkedjirt Ali,

Mademoiselle j'ai-l'oeil-à-tout

Petite interne, je suis entrée au vieux lycée Laveran de la rue Nationale en octobre 1946, comme élève de la classe de septième, et c'est au lycée tout neuf du Coudiat que j'ai terminé mes études secondaires, en 1953.

Ainsi, j'ai pu connaître toutes les pensionnaires qui se sont succédées dans les deux établissements, dont Huguette Mangion - aujourd'hui madame Paolillo - que j'ai retrouvée avec joie à l'occasion d'un repas de notre ALYC à Saint-Raphaël; et retrouvée avec tout autant de joie et le même jour, Mme Clouet, la Simone Zannettacci qui avait été mon professeur de lettres en seconde.

De Laveran-Coudiat, je n'ai pas conservé de souvenirs marquants, si ce n'est les classes spacieuses et des conditions de vie plus agréables. Mais il n'y avait pas les jardinières fleuries du vieux bahut de la rue Nationale et nous n'avions plus non plus les cours ombragées et les préaux à arcades si agréables par temps pluvieux ou étés chauds.

Finies, alors, les bonnes parties de ballon prisonnier à l'ombre des acacias, les folles parties de cache-cache dans les couloirs, à l'époque où régnait Mlle Micheline Guiscafré qui, si elle était sévère, aimait bien aussi ses internes. Quelquefois, elle surgissait alors que nous étions cachées dans des endroits interdits - la salle de sciences ou la salle des professeurs, par exemple - mais jamais elle ne punissait quiconque; il est vrai que nous nous contentions de nous cacher: nous ne touchions jamais à rien.

Notre Directrice - d'autres l'ont déjà écrit - était partout: dans les couloirs, les escaliers, la cour, et même au réfectoire où elle assistait à tous les repas.

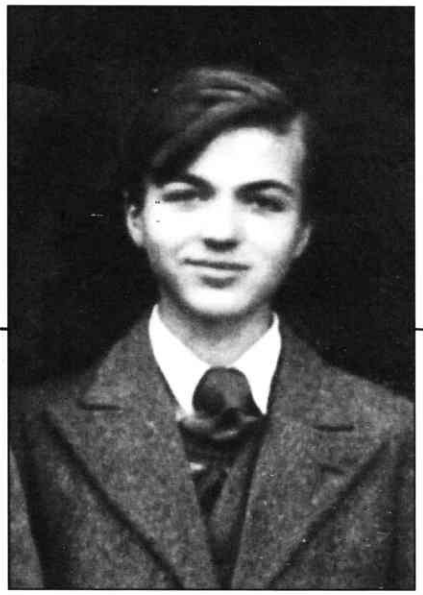
Elle surveillait tout: si nous avions besoin de pain, si un artichaut était véreux... un regard vers les dames de service, un froncement de sourcil, et une corbeille de pain ou un autre artichaut arrivait illico sur la table.

Seules, les lentilles charançonnées ont toujours eu raison de sa bonne volonté.

A propos de réfectoire, il me revient une petite anecdote. Nous étions alors, avec Huguette Mangion et Annie Caillaud, à la table de "grandes": Yvette et Claude Pupier, Laure Grima et Jacqueline Duguet.

Ces demoiselles devaient sans doute penser à leur ligne, car notre tablée était toujours la première à sortir du réfectoire. Constatant celà, la directrice leur demanda de nous laisser le temps de manger à notre faim, car nous étions encore des enfants. Sans doute vexée, Jacqueline, sa dernière bouchée avalée, demandait du supplément, et c'est ainsi qu'en sortant de table, Huguette et moi avions ingurgité six plats de pâtes, lesquelles, soit dit en passant, étaient délicieuses.

Ginette PEDROTTI-BLANC



Reconnu ou non?

Les anciens lycéens constantinois du "pas-encore-lycée-d'Aumale-d'avant-guerre" n'auront guère de difficulté à "physionomiser" - choisi parmi d'anciens élèves de cinquième ayant fréquenté une classe de M. Darolle au cours de l'année scolaire 1933-34 - cet adolescent au front à demi dissimulé par une mèche abondante. Belle tignasse, n'est-ce pas? Les autres anciens lycéens - bien moins chargés d'ans, eux - qui fréquentèrent notre bahut une fois qu'il fut devenu le glorieux "lycée d'Aumale", tout au long des années qui se succédèrent au-delà de l'après-guerre, auront - n'en doutons pas - un peu plus de difficultés à déterminer son patronyme.

Alors, disons que ce patronyme était celui d'un savantissime professeur de mathématiques. Cet unique indice révélé à leur intention, devrait, désormais, permettre de lever définitivement le voile du doute quant à la personnalité de l'ancien élève de M. Darolle. Oui, il s'agit bien de Jean Tolla dont la longue mèche de cheveux s'était mise à disparaître, en quelques années de service militaire entremêlées d'hypotaupe, de taupe puis de fréquentation d'une faculté des sciences, pour ne plus laisser resplendir qu'une magnifique "bosse des mathématiques". Belle occasion, pour les cadets, de découvrir, dans ses jeunes années, celui qui fut un élève souvent cité en exemple par les pédagogues en charge de la direction du bahut.

Mes trois ternes années d'interne au lycée Laveran

Juin 1955... Viennent de se terminer, à Jemmapes, mes études primaires. Il s'agit, maintenant, de faire choix d'un établissement secondaire. Mes parents optent pour le lycée Laveran, à Constantine, peut-être parce qu'une de nos voisines, Mme Goualin, a un fils, dans cette ville, qui sera mon correspondant, mais je n'aurai pas souvent l'occasion de le voir - dois-je préciser - entre octobre1955 et juin 1958. Pendant les vacances, comme je viens d'être fortement secouée par le paludisme, j'ai été envoyée en métropole, à Garin, près de Luchon, dans une colonie de vacances dirigée par un prêtre philippevillois, l'abbé Marcheti. Bonne occasion de me frotter à la vie collective pour la pensionnaire que je suis sur le point de devenir.

Octobre. Départ pour Constantine en compagnie de ma maman qui, vu l'état de ma maigrichonne personne, porte mon trousseau. Moi, je n'ai pour tout bagage que mon appareil photographique et mon inséparable harmonica. Avec le premier, je réaliserai plus tard la photographie de Marie-Claude Latéro parue dans le numéro 48 (mai 2008) des "Bahuts du Rhumel"; l'autre ne m'a jamais quittée et j'en joue toujours, me rapelant ainsi les heures lointaines de mon séjour à Laveran.

Sur le Rocher, petite étape, d'abord, pour faire la connaissance de mon correspondant Maurice Goualin, de son épouse - une dame très asthmatique - et de ses deux fils Alain et Yvan, ce dernier de mon âge. J'apprendrai plus tard qu'ils descendent de Parisiens arrivés à Jemmapes, en 1848, dans le Xème convoi des colonies agricoles. Je n'aurai l'occasion de me trouver à leur table que de rares fois pendant les trois années que dura mon séjour au chef-lieu du département.

Direction, ensuite, vers le Coudiat et cette grande bâtisse impressionnante et flambant neuf sur laquelle règne Mlle Carreau. M'y voici pour un long trimestre, en croisière aux longs cours jusqu'aux vacances de Noël, sachant que - sécurité oblige - je vais résider là, trois mois d'hiver sans sortir ni le jeudi ni le dimanche comme ont eu la chance de le faire les anciennes qui ont connu le Laveran de la rue Nationale, lors de cette période que furent les "années Guiscafré".

Heureusement, je ne suis pas en territoire inconnu ni sur l'île déserte de Robinson Crusoe: il y a là mes cousines Sylviane et Catherine Luccionni - originaires de Khenchela et un peu plus âgées que moi- Catherine Vaschalde, fille du notaire de Jemmapes, ainsi que Georgette Lambrecht et Menoulsia Kara (cette dernière fille d'un agha ou d'un bachagha) avec lesquelles se crée, dès le premier soir, un trio d'inséparables, toujours simpiternellement unies que ce soit en classe, en étude, au réfectoire ou au dortoir.

De l'ambiance des classes et du nom des professeurs, je n'ai pas conservé un atome de souvenir aujourd'hui: tout s'est envolé en même temps que les déclinaisons de *dominus, rosa, templum* et les conjugaisons de *to have* et de *to be* (*or not to be*) qui ne furent jamais *my cup of tea*.

J'aurai donc la sagesse de n'en point parler, laissant à d'autres ex-lycéennes le soin de le faire. Et je me bornerai à évoquer uniquement, ici, les petits détails de ma vie d'interne entre le dortoir, la salle d'étude, la cour de récréation et le réfectoire qui constituaient le cadre de mon *boulot, gastro, ludo, dodo* de pensionnaire.

Pour des internes, les jours de la semaine les plus difficiles à vivre (et tout de même les plus attendus) sont les jeudis et les dimanches. Faute de pouvoir aller respirer l'air extérieur, il convient de trouver quelles distractions vont meubler la ronde de nos heures semi-carcérales. Ainsi, une bonne partie de l'après-midi est-elle occupée par la projection d'un film, le coût de de la séance s'élevant à la somme de cinquante centimes.

Autres distractions, l'encore mystérieux *petit écran*... (encore en noir et blanc et à chaîne unique, et donc, fort loin des chaînes multiples, des satellite et de la TNT), le tennis de table quand on a la chance de figurer à l'effectif des quatre bénéficiaires d'un match en double, et enfin le ballon prisonnier dont le nombre de participants n'est heureusement pas limitatif.

Chaque dimanche matin également, dans le préau dit "de l'externat", l'aumônier de l'établissement, l'abbé Emmanuel Grima - un rouquin barbu qui traîne une jambe - vient célébrer la messe. Le sanctuaire qu'il a fait aménager consiste en l'intérieur d'un large et haut placard dont les deux portes, une fois rabattues vers le mur, laissent découvrir un modeste oratoire assez somptuairement baptisé - je crois me souvenir - "Notre-Dame de Clarté", petit autel surmonté d'une pieuse image devant lequel il officie "dos au peuple" puisque nous vivons encore avant la réforme post-conciliaire.

Pensionnaires de sixième, nous sommes nombreuses à occuper un unique dortoir. Là, nombreuses sont les occasions de chahuter, bizutage oblige, dont le plus élémentaire consiste à glisser des brosses entre le drap de dessus et le drap de dessous d'un lit, ce qui provoque une vindicte de la part des victimes. Alors, s'élèvent des protestations véhémentes à cor et à cri, que suit l'inévitable intervention de la pionne de service avec menace, par cette dernière, d'en référer à la redoutable Pavla Schlessinguerova.

Toujours habillée de rouge, c'est une ancienne victime de la déportation, ce qui a sans doute provoqué en elle un excès de rudesse. C'est ainsi qu'au début de mon séjour, convoquée pour sanctionner un chahut excessif, elle nous contraint à nous agenouiller au pied de notre lit et - bien que cela outrepasse les règles - procède à une distribution collective de giroflées à cinq pétales qui enluminent nos joues du plus éclatant des incarnats.

Sur mon intervention, Georgette informe du procédé son gendarme de père, et par la suite, la sanction corporelle est remplacée par l'envoi illico des coupables - en pyjama et robe de chambre - vers la salle d'étude, avec obligation d'y copier quelque chapitre rébarbatif choisi, comme à dessein, dans un livre de mathématiques.

Heureusement, par la suite, nous arrive, comme nouvelle pionne, Mlle Paolini - Marie-Antoinette, je crois - tout à fait délicieuse et très proche de nous: elle nous materne tendrement, nous raconte des histoires, participe parfois à nos jeux et même, un dimanche matin, n'hésite pas à m'emmener chez un de ses amis dentiste pour qu'il soigne un abcès dont je souffre atrocement sous une de mes molaires.

Encore un mot sur le dortoir qui est aussi notre observatoire, je m'explique. La cour est ceinte de bâtiments ou d'un haut mur; qu'y voir sinon les avions traversant le ciel et auxquels je suis, je crois, la seule à m'intéresser...

Dans les classes ou en étude, tenter de jeter un oeil vers les vastes fenêtres constitue un acte sacrilège d'inattention au cours ou au travail...

Alors, les dortoirs sont des lieux d'où le regard peut s'évader. Oh, pas bien loin, tout au plus vers le proche extérieur: bâtisses en vis-à-vis, rue entre deux enfilades d'arcades où les rares passants sont le "rien-à-vendre" psalmodiant sa raison sociale, la paire d'agents de police effectuant une ronde, le vendeur de dixièmes de la Loterie algérienne, une voiturette attelée d'un mulet ou d'un âne, sur laquelle s'entassent des sacs de charbon, des amoureux échangeant leur salive près d'un pilier d'arcade, ou encore - pour rester dans une ambiance lycéenne - une camarade externe qui revient d'une tardive leçon de piano...

Pas de quoi pavoiser!

Denise MAGNON

Un cadre nouveau

NOVOTEL 2012... Tiens! cette année, les agapes ne se déroulent pas en sous-sol comme les années précédentes mais en étage, dans le cadre d'un cénacle lumineux dont les fenêtres ouvrent sur le décor de la proche Porte d'Orléans...

Et pas - non plus - de tables rondes sous grande nappe blanche mais une ambiance à la fois distinguée et bon enfant, style bistrot haut-de-gamme...

La rectangulaire table des furtifs "Jeudis Denfert" ferait-elle école?

Quarante-deux convives participent au déjeuner. Comme d'habitude, pour les organisateurs, il a fallu jongler avec les inscrits de dernière heure et ceux qui - malheureusement - au dernier moment, n'ont pu se joindre à leurs amis, généralement pour des raisons de santé voire pire.

Selon la tradition, les amis Fleck ont procédé à l'affichage des panneaux de photographies qui rappellent les dernières rencontres, celle de Perpignan notamment.

Un sympathique apéritif rafraîchit les langues vite déliées à peine le hall d'entrée franchi, accompagné du cortège gourmand des classiques canapés et amuse-gueules.

Mais voici qu'arrive déjà le moment de l'adresse présidentielle:

- à Dolly Martin et Geneviève Alessandra, bien sûr, qui ont eu la charge d'organiser la réunion du jour;
- aux Franciliens présents, notamment Jean-Dominique Foata et son épouse Emmanuelle qui, en dépit de leurs difficultés de santé, ont tenu à être présents;
- à ceux qui ont eu le geste d'amitié de venir de très loin: à Jeannine Corbet née Mounier "montée" de Gradignan d'Aquitaine; aux Orléanais que sont les Febvre, les Fleck et Stéphane Le Jeune; à Claude Montéilhet et Jean-Marie Clementi, venus d'un occident s'étendant de l'Eure à l'Ille-et-Vilaine...

En complément de ce dernier, le ministère de l'Intérieur a bien voulu déléguer Aurélien, neveu du dit Jean-Marie et, donc, également petit-fils de notre alycéen confrère Paul;

- à Jean Malpel président d'honneur, empêché par une indisposition passagère;
- à Jeanne et Yves Musy qui ont été tout récemment frappés par un deuil particulièrement douloureux.

Il est alors temps, pour Michel, de préciser la date des prochaines rencontres: le déjeuner "sudiste" à Arles le 13 mai, puis l'annuelle assemblée générale et son week-end touristique: ces retrouvailles toujours prisées auront lieu à Grenoble, du vendredi 5 au dimanche 7 octobre.

Un grand merci, enfin, à ceux qui se sont attelés à la réalisation de l'annuaire 2012, et particulièrement Jean-Pierre Peyrat pour le gros-oeuvre central, Jean Benoit pour la jaquette. Il s'y trouve, bien sûr, d'inévitables mais minimes oublis ou des inexactitudes; aussi, chacun est prié de les signaler au plus tôt afin que soit obtenu un annuaire 2013 quasi parfait.

1

2

3

4

5

6

8

7

1 - Confidences entre E. Lirola, J. Lachaussée et J.M Sallée - 2 M. Sakhi et J. Douvreleur - 3 Auditoire attentif à l'adresse de M. Challande - 4 S. Le Jeune et J. Furet - 5 J-M. Clementi et son neveu Aurélien Prudon, petit-fils de Paul Clementi - 6 Une vue partielle des convives - 7 J. Tamburini - 8 E. Foata - Ci-contre, le bureau de l'ALYC au (presque) grand complet: J-P. Peyrat, L. Burgay, M. Challande, R. Fleck, S. Berleux, D. Martin et G. Alessandra. ● Images de Renée Fleck.

Le passé retrouvé

Est-il alors besoin de souhaiter bon appétit à la compagnie quand le menu a été choisi avec une attention toute particulière? Chacun peut donc apprécier les poireaux en vinaigrette balsamique avec œuf poché, le croustillant de lieu sauvage avec écrasé de pommes de terre, l'assortiment de fromages sur lit de salade, puis le mi-cuit au chocolat crème anglaise sauce mentholée, le tout arrosé de vins excellents.

Il faudrait alors avoir le don d'ubiquité pour rapporter ici le détail des conversations largement entamées depuis le début de la matinée et les réponses données à tant de questions:"Pourquoi un tel n'est-il pas là?" - "A-t-on des nouvelles d'une telle ?" - "Avez-vous déjà lu le palmarès 1942 de Laveran?"...

Et voici que se mettent à revenir, peu à peu, dans la conversation, des noms d'enseignants moins souvent évoqués que les "classiques" *Micheline* ou *Jujube*: Mlle Pouillard que nombre de ses petites élèves avaient eu la joie de revoir à la faveur d'un lointain repas parisien, le trop caustique Jean Molière, Mlle Casana, membre de l'équipe de surveillance à Laveran, Marcel Néto que certains sentaient "grand frère" tandis que d'autres le trouvaient plutôt "royal", Jean Voilley qui semble n'avoir enseigné l'anglais (et le *slang*, dit-on) à Aumale - dont il était issu - que pendant deux ans, avant de retrouver ses anciens élèves en khâgne et hypokhâgne à Alger...

Et encore comment se débrouillaient les externes résidant à Sidi-Mabrouk, pour être au lycée à l'heure quand le trolleybus ne fonctionnait pas... ou était immobilisé par une grève des traminots? Et aussi de quel coin du lycée d'Aumale partait un mystérieux souterrain dont on disait qu'il passait sous la rue Damrémont pour refaire surface dans la Casbah?

Bref, un grand travail de mémoire, pour retrouver le cadre de la si lointaine adolescence.

C'est à ce résultat - en fait - que répond le pourquoi de nos réunions alycéennes: nous retrouver pour explorer notre adolescence, retracer les étapes de notre vie commune que le temps a tendance à gommer, passer un moment heureux avec nos amis de toutes les générations pour retrouver toutes ces racines constantinoises auxquelles nous tenons tant!

La réunion se prolonge bien avant dans l'après-midi. Les photos exposées viennent rappeler les visages familiers ; tout le monde est heureux de vivre ce moment privilégié. Que de bonheur!

C'est toujours avec le même regret que se prodiguent les embrassades, que s'éternisent les au-revoir, que s'échangent les promesses de se retrouver d'abord à Arles puis à Grenoble...

Pourquoi pas?

1

2

3

4

5

1, Debout, R. Fleck, D. Martin, R. Fleck, N. Alessandra; assises, J. Poggi, G. Alessandra, J. Vallée - 2, debout, M. Meignien, C. Montheilet, J-P. Peyrat; assis, J. et P. Febvre, A. Prudon et J-M. Clementi - 3, debout, J. Douvreleur, S. et A. Durand, E. Bassinot; assis, E. et D Foata encadrant G. Bassinot - 4, debout, Y. Nakache, C. Marle et J. Paolillo; assis, F. Barrat, H. Paolillo, L. Burgay et M. Sakhri - 5, debout, M. Challande, S. Harel, J-M. Sallée; assis, J. Lachaussée, E. Antonini, F. Challande, E. Lirola et J. Lachaussée. Ci-dessus, debout, Y. Amram, J. Furet, S. Le Jeune; assises, J. Tamburini, J. Corbet et S. Berleux. ● Images de Renée Fleck.

EN FRATRIE ALYCÉENNE

● DÉCÈS

- Gisèle STALETTI, le 12 10 2011 à Eguilles (13); épouse de feu notre camarade Augustin (Aumale 1931-39). A leur "Auberge du Belvédère" eurent lieu, de 1983 à 1988, les premiers rendez-vous d'octobre de notre - encore naissante - ALYC.

- Lucien SIBILLAT (Aumale 1937-45) 83 ans, le 09 11 2011 à Draguignan; époux de Monique née Schnerb; père de Maryse + , Hervé et Gilles; grand-père d'Alexandre, Eva, Jérémy, Rodolphe; frère de Gilles et Yvette née Pellé.

- Claude GUYON née Brancher, 90 ans (sympathisante de l'ALYC), le 01 12 2011 à Maisons-Laffitte (78); mère de Daniel et Mireille, Robert et Nicole, Brigitte et Mathieu Ghadanfar; grand-mère de Frédéric, Philippe, Stéphane, Olivier, Marie, Doudou; et arrière-grand-mère d'Alexiane, Eric, Alexandre, Thomas, Mathilde, Charlotte, Ambroise, Antoine, Agathe, Margot, Paul; soeur de Betty Philip.

- Jean-Pierre OZANNE, 86 ans, (Aumale 1935-46) 05 12 2011 à Grenoble-Echirolle (38); époux de feu Yvonne née Hue (+2004); père de Michel et Béatrice Pourtalet, Anne-Françoise et Bruno Hussenet, feu Marie-Christine (+1967); grand-père de Thomas, Sébastien et Robin; frère de Claude, François, feu Yves et leurs épouses Irène, Françoise et Nicole.

- Marie-Odile BURGAY née Jayac, 74 ans, le 22 01 2012 à Paris; épouse de Louis; mère d'Olivier et Aurélie Burgay, Anne-Claire et Christophe Plassard; grand-mère d'Eglantine, Anne-Cyrielle, Chloé, et Ludivine; belle-soeur de Gérard et Geneviève Burgay née Gisselbrecht.

- Alain JACQUIER-MASSELOT (Aumale 1939-47), 82 ans, le 08 02 2012, à Paris; époux de Michèle Gauthier; apparenté au couple Gouvine.

- Renée REBOUL née Fournel (Laveran 1931-40), 92 ans, le 14 02 2012 à Morières-les-Avignon (84); épouse de feu Octave (Aumale 1937-38); mère et belle-mère de Marie-Hélène et Henri Amy, et de Ghislaine; grand-mère de Frédéric, Stéphane, Céline, Florence, Marie-Line; arrière-grand-mère de Calliope, Norma, Audrey, Estelle, Fantine, Joris, Céline, François-Baptiste, Bastien, Antonin et Célestin; soeur d'Andrée Viguier.

- Philippe MUSY, 60 ans, le 15 03 2012 à Paris; époux de Chantal née Le Corvec, père de Ludovic, Charlotte, Virginie, Jean-Mathieu et Clément; grand-père de six petits-enfants; frère de Jean et François, fils de nos amis alycéens Yves et Jeanne Musy née Fischer.

Nos cordiales condoléances à tous les proches de ces chers disparus.

● MESSAGES

Janette RUTTENFORD

Maman a tout de suite reconnu son article sur le stade Turpin et les tuniques grecques - très amusant - paru dans le dernier numéro des "Bahuts du Rhumel", dès que je le lui ai lu, retrouvant son style, par exemple "gambettes". Elle va tres bien physiquement, est aussi belle que jamais, mais parle peu. Elle comprend, cependant, tout ce qu'on lui dit et elle sort tous les jours, avec une dame qui la pousse dans son fauteuil roulant.

Claude OZANNE

Le nouvel annuaire ALYC - une perfection, merci au bureau - m'arrive avec un papillon de rappel... J'en suis honteux !

Les repas de Paris me procureraient de petits bonheurs mais je ne peux y participer: d'une part parce que je suis sourd profond, d'autre part parce que mon épouse (qui n'était pas à Laveran: je l'ai connue à l'école d'ingénieurs) a eu, il y a quelques mois, une attaque cérébrale dont elle se remet très lentement et qui nécessite beaucoup de soins et de présence.

Michèle SANTI

Je recherche les coordonnées d'Anne-Michèle Attali et Edith Lamass.

Paul NADLER

A partir de 1968, j'ai été administrateur gestionnaire de projets de developpement: Banque Mondiale et Banque Africaine de Developpement en Mauritanie, Sénégal, Cameroun (ou le père de Y. Noah m'initiait au Golf), Mali, Niger, Cote d'Ivoire. J'ai été en mission en Côte d'Ivoire à Abidjan. Si certains anciens souhaitent des renseignements sur le pays (tourisme, économie, etc) qu'ils me contactent.

Actuellement je participe à l'installation d'une société de construction de panneaux modulaires permettant la garantie totale des constructions de tous types par un brevet italien de grande réputation. Nous sommes appelés à nous diversifier sur l'Afrique de l'ouest.

J'ai pu retrouver quelques amis grâce au nouvel annuaire.

ALYC

Anciens des lycées de Constantine

Fondateurs
Michel et Janine SADELER

Présidents d'honneur
Jo POZZO DI BORGO
Jean MALPEL

Président - Michel CHALLANDE
85, avenue du Pont-Juvénal
34000 Montpellier
04 67 99 34 39
michel.challande@orange.fr

Trésorier - Jean-Pierre PEYRAT
20, rue Euryale-Dehaynin
75019 Paris
01 42 45 7306
jppeyrat@voila.fr

Secrétaire général - Guy LABAT
4, Mas de Mounel
34160 St-Bauzille de Montmel
04 67 86 13 26
guy.labat@fre.fr

LES BAHUTS DU RHUMEL

Jean BENOIT
440, route de Vulmix (A36)
73700 Bourg St-Maurice
04 79 07 29 31
jemmaplyc@laposte.net

EN FRATRIE ALYCÉENNE

CES RÉCENTS ADHÉRENTS SE PRÉSENTENT

Jean AGOSTINI

A Constantine, paralèllement à la vie scolaire au lycée d'Aumale, je fus cadet et junior de l'ASC (basket-ball) et finaliste des championnats d'Algérie junior, avec l'équipe du Collège moderne (1946).

Ensuite, faculté de Droit à Alger et licence en 1951; puis diplômé d'études supérieures d'économie politique en 1959.

Economat du collège Ardaillon à Oran (1953-1954).

A Alger (1955-1962) responsable juridique de la Caisse de prévoyance SNCFA gestionnaire du régime d'assurances sociales des cheminots.

Toujours à Alger (1962-1965) en détachement, chargé du transfert sur la SNCF des dossiers de sécurité sociale des cheminots rapatriés, puis direction du service juridique de la SNCFA.

En métropole à la SNCF (1966- 1990), ingénieur en chef, au service du patrimoine, dans le montage des opérations immobilières et d'urbanisme sur les terrains devenus inutiles aux chemins de fer, dans les grandes villes de France.

De1991 à 1993, création et direction de la filiale de promotion immobilière de la SNCFA (espaces ferroviaires).

Depuis la retraite en 1994, implication, au Siège et sur le terrain, dans les équipes dirigeantes de l'Association AGIR-abcd, regroupant plus de trois mille adhérents de toutes origines socioprofessionnelles, pour le transfert bénévole de leurs compétences professionnelles et expérience humaines au profit de populations en difficulté; accompagnement de jeunes illettrés, en déshérence ou en recherche d'emploi - également auprès de jeunes créateurs d' entreprise - accompagnement de porteurs de projets dans les pays en développement et interventions pour le développement de la francophonie.

André VIELFAURE

Lycée d'Aumale de 1953 à1961 et terminale effectuée avec Enrico Macias dont j'ai encore la photo.

Après le bac une année à l'Institut d'Etudes juridiques tout en étant sous-intendant au lycée.

Rapatrié en juillet 1962 à Montpellier, maitrise de droit et DESS de criminologie.

Deux ans comme auditeur de justice, sorte de "prépa" à la profession de magistrat.

Nouvelle orientation: concours d'entrée à l'Ecole Nationale des Douanes. Deux ans de scolarité.

Nomination en Région parisienne que je n'ai plus quittée. Carrière terminé en 2003 comme receveur principal responsable du Val d'Oise.

Je suis retourné deux fois en Algérie en 1987 et 1990. Chaque fois, l'accueil y a été particulièrement chaleureux de la part du proviseur et du personnel qui m'avait connu. Visite des classes avec interruption des cours pour que soit présenté aux élèves un ancien du lycée.

Accueil de notre groupe, au cours de la foire d'Alger, par la Télévision algérienne; interview et passage au journal télévisé de la soirée.

En 1990, nous avons pu visiter tout le sud jusqu'à Gardaia et Timimoun. Accueil là encore très chaleureux.

Josiane AZZOPARDI - ALESSANDRA

Née à Constantine le 23 mars 1943, j'ai entamé ma scolarité à l'école Brunet de Bellevue puis suis entrée en 6ème à Laveran en 1954. Parmi mes professeurs, Mmes Portelli, Larègue, Duport, Beurestein, Olivès et - évidemment - Mlle Pouillard.

Bachelière en 1961, j'obtiens, à Nice, un BTS de secrétaire de direction.

Entre temps, j'ai épousé un Bônois, José, et eu mon premier fils, Thierry.

A Paris avec mon époux, chef d'entreprise, je suis administrative à l'Education Nationale, puis mère d'un second fils, Noël, j'obtiens une mise en disponibilité.

Depuis 1998, nous sommes installés à Sainte-Maxime, à trois kilomètres de l'endroit où mon père avait débarqué, le 15 août 1944, avec le corps expéditionnaire.

Je suis grand-mère d'un garçon de 17 ans, deux jumeaux de 15 ans, une demoiselle de 13 ans et un petit de 10 ans.

Je suis retournée deux fois à Constantine, pour mon plus grand bonheur.

Yvette GUILLET

A Constantine, interne à Laveran. Danse chez Jacqueline Dupont. Retraitée depuis 2010, ayant été programmatrice pour jeune public de Centres d'Art dramatique; à Sartrouville et "Relation publiques" pendant dix-huit ans dans divers théâtres en Ile-de-France.

Alain LAMY

Né à Oran, mais très tôt à Constantine, avenue Guymemer à El Kantara. Ecole des soeurs, école Michelet, lycée d'Aumale puis à Toulouse pour la philo.

Métropole en 1962. Fac de Lettres et Sciences humaines de Toulouse. Licence, maîtrise de philo. J'ai eu de bons professeurs dont un extraordinaire penseur inscrit dans la lignée des Lagneau, Alâin ou Alexandre: Gérard Granel, un de ces maîtres qui marquent à jamais.

Pion, maître auxiliaire, puis prof, dans le Sud Ouest. Dix établissements en moins de vingt ans - j'ai toujours eu l'humeur vagabonde - puis inspecteur de l'Enseignement Technique; d'abord, Académie de Toulouse, puis Mayotte. Ensuite, inspecteur pédagogique régional en coopération. Chef de projet au Bénin. Chef du service de l'Education à Saint-Piere-et-Miquelon (j'en ai encore froid dans le dos). Au Niger, chef de proiet d'appui à Ia formation professionnelle, j'y ai fais construire le Centre des Métiers du cuir.

Retraite en 2006 et création d'un cabinet de consultant à Niamey. Amoureux de l'Afrique, particulièrement du Niger où i'ai noué des liens très forts.

Je suis lecteur d'Ernest Jung et fervent admirateur de l'homme et de l'écrivain, de Borges et de quelques contempteurs de l'époque: Mutay, Renaud, Camus...

Christian PREFAUT

A Constantine, j'ai d'abord logé à Bellevue, boulevard Pasteur, puis au Koudiat, boulevard Carnot, non loin de l'Inspection Académique.

Je vais souvent en Algérie (dont cinq fois en 2011: trois fois à Alger, Constantine et Oran) à titre professionnel, et j'y suis souvent invité en qualité de pied noir.

Marjan MONTI

Mon père étant offlcier de carrière, je nais en 1936 à Saigon où décède ma mère.

Enfance et adolescence à Constantine, de1940 à 1962, à l'école Jean-Jacques Rousseau (dont le seconde épouse de mon père est directrice) rue Damrémond. Ecole primaire Victor-Hugo puis lycée d'Aumale jusqu'en 1952.

Comme Mme Bugelli m'a bien enseigné le piano, je deviens accompagnateur du cours de danse classique de ma cousine Colette De Neef, de mes 16 ans à mon départ pour l'Armée en 1957.

Avec Jean-Pierre Hollender, formé une compagnie "Les Joyeux Lurons" et le quartet "Happy Fellow's Band" dont je suis le pianiste.

Occupé divers postes avant une fin de carrière comme directeur commercial d'un grand laboratoire de matériel médico-chirurgical de Nancy.

Membre de la Société des Gens de Lettres, auteur de plusieurs ouvrages, collaborateur de plusieurs publications, créateur de montages audiovisuels, je donne aussi des conférences dans des établissement scolaires et des clubs du Troisième Age.

JEUDIS DENFERT

JEUDI 19 JANVIER

Marle, Mignotte (tous deux dans les mêmes années), Agostini et Peyrat à table pour faire leurs délices d'un lapin en cocotte. Mokhtar Sakhri vint apporter sa note à partir de 15 heures, et l'on ferma boutique vers 19 heures.

Beaucoup d'échanges: voyages à Constantine, projets "AGIR", un petit tour au Vietnam et à Dien Bien Phu avec évocation de son frère par Mignotte, les productions romancières de François Bertrand-Constantin et Mokhtar Sakhri; enfin, l'état de santé de Jean Benoit.

JEUDI 16 FÉVRIER

Douvreleur, Agostoni, Marles, Ferri, les Widemann sont là pour le repas, tandis que la tête de Jean-Pierre Peyrat s'envole déjà vers le Rocher.

Douvreleur et Agostini se découvrent un médecin antiarthrose commun... et ancien du lycée, Jacques Rondineau. Quant à Jean Benoit, il s'invite par téléphone pour respirer l'ambiance du jour. Puis prennent le relais de ceux qui sont partis, Yvette Guillet, Louis Burgay, Mokhtar Sakhri dont le dernier roman est fort prisé d'Agostini.

JEUDI 15 MARS

On prend les mêmes... Le sujet majeur: J-P. Peyrat "au pays"; son conseil: "Allez-y!" Retrouvailles confiantes et chaleureuses, marquées par l'émotion. Jacques Xavier, lui aussi, a fait un saut à Constantine. Yves Thomas, absent, a envoyé l'histoire de l'amer Picon.

● 16 MARS.

Autour d'un couscous, Max Véga Ritter, de retour des Iles, son ex-condisciple C.M. Marle et son voisin de palier Jean Agostini. Passage de Gérard Mignotte en voisin.

Bain de jouvence et échanges avec Moktar Sakhri sur son livre de "La liberté des dupes", remarquable par la qualité de l'écriture et de l'analyse.